

'inscrivent dans cette perspective et y trouvent souvent non une justification, mais une explication. Comme si le mouvement de l'histoire du Liban depuis l'invasion israélienne était tributaire d'une sorte d'effet boomerang. Cette invasion est de ce point de vue un « événement-matrice ».

Un autre élément doit être aussi mis en évidence, pour ses implications actuelles et ses conséquences : l'invasion israélienne du Liban n'aurait pas été possible sans la *jonction/fusion/confusion*, l'époque, de la politique américaine « proche-orientale » sous la direction d'Alexander Haig, alors titulaire du Département d'Etat, et de la politique israélienne sous la houlette de Sharon, comme fort du trio qu'il constituait avec les deux autres représentants de l'extrême droite israélienne, Itzhak Shamir et Menahem Begin, héritiers de Jabotinski. Aujourd'hui, les extrêmes droites sont au pouvoir tant à Washington qu'en Israël. La jonction/fusion/confusion connaît de nouvelles formes, et l'armée américaine est désormais installée en Irak. Ces conditions créent un environnement propice à de nouvelles dislocations au Moyen-Orient. Nous y reviendrons aussi.

Constatons cependant une différence de taille. En 1982, le monde était divisé en deux blocs. Il ne l'est plus aujourd'hui ; et l'Etat fusionnel des États-Unis et d'Israël est devenu un élément central de la situation moyen-orientale. Si les théories des néoconservateurs et des chrétiens sionistes – dont de très nombreux représentants ont installés aux commandes à Washington – sont connues, cet Etat fusionnel est maintenant théorisé au-delà même de ces cercles. Bien plus intelligent et dangereux que les *neocons*, Zbigniew Brzezinski vient confirmer dans son dernier livre le tropisme israélien des États-Unis comme un postulat structurel de la politique étrangère américaine. Si des divergences, notamment de méthode et d'*intelligence*, subsistent entre lui et les néoconservateurs, rien ne les oppose sur le fond. Le nouveau livre de Brzezinski pour sous-titre « L'Amérique et le reste du monde ». Curieusement c'est aussi le sous-titre de son précédent ouvrage *Le Grand Echiquier*, où il théorisait déjà l'Impérialisme. C'est justement cette « centralité américaine » du monde qui est aujourd'hui l'un des moteurs du désordre mon-

dial. La centralité de « l'appareil militaire d'Etat israélien » au sein des nouveaux découpages américains de la planète et de leurs dispositifs stratégiques (le « Grand Moyen-Orient » après « l'Eurasie »...) est plus qu'inquiétante. La lecture du livre de Brzezinski donne à voir ce que pourra être d'un point de vue structurel la politique étrangère américaine dans les années à venir, au-delà des folklores électoraux états-unis, et quel que soit le vainqueur des élections américaines. Si la fusion conjoncturelle des politiques israéliennes et américaines a permis, en 1982, l'expédition meurtrière et désastreuse du Liban, qu'en sera-t-il maintenant que cette fusion est structurelle ?

Il n'est pas étonnant que *Le Vrai Choix* de Brzezinski ait été salué autant par Samuel Huntington que par Paul Wolfowitz qui y ont vu respectivement la réflexion « *d'un géostratège visionnaire et résolu, dans la tradition de Bismarck* » et celle de « *l'un des spécialistes les plus avisés des affaires internationales, un maître dans l'art de la stratégie* ». Si les deux sinistres architectes intellectuels et opérationnels des calamités américaines le disent...

—RUDOLF EL-KAREH
Août 2004

ELIAS SANBAR. *Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*. PARIS, HAZAN, 2004, 383 p.

C'est en 1839, l'année même de l'invention de la photographie, que fut réalisé le premier daguerréotype (négatif sur métal et donc exemplaire unique) de la Palestine. Le premier calotype (négatif sur papier et, partant, reproductible) du même pays remonte à 1849. Le daguerréotype est dû à un Français ; et à un Anglais le calotype. L'entrée de la Palestine dans le champ de la vision des photographes occidentaux est donc précoce. Sauf que l'entrée dans l'espace technique de l'image ne signifie pas toujours la constitution d'une véritable visibilité pour l'objet regardé. Elle ne garantit nullement qu'il soit pris en charge par un regard, appréhendé dans sa

différence et introduit dans une logique d'altérité. C'est cette leçon paradoxale que les innombrables photos rassemblées dans cet ouvrage viennent nous rappeler.

La découverte de la Palestine à l'âge moderne fut en réalité une redécouverte. Les Britanniques d'abord, les Français ensuite, iront photographier la Palestine pour sortir de l'oubli une terre sainte sur laquelle des croisades guerroyantes avaient en vain tenté de mettre une fois pour toutes la main. Reprenant le flambeau, une croisade pacifique, trouvant dans la photographie, la peinture et le récit de voyages leurs outils de prédilection, tente maintenant de la récupérer. Bien avant la parution de l'ouvrage de Herzl sur l'Etat juif et l'arrivée des bandes sionistes, la Palestine fut regardée comme dépositaire d'une épreuve religieuse que les croisés de la culture chercheront à apporter. Leur ambition affichée fut de prouver, malgré les protestations de Charles Darwin et d'autres scientifiques, que l'évolution de l'espèce humaine et de son histoire s'est déroulée exactement selon le récit de la Genèse. Pierres, temples et fouilles archéologique, voilà l'Orient redécouvert dans ce côté du monde ; Orient, selon le langage d'Edward Said, plus fantasmé que matériellement éprouvé, plus toisé que réellement vu. Tout se passait comme si le pays était inoccupé. Ses habitants étant considérés hors du temps, c'est comme s'ils étaient aussi hors du lieu. A partir des dernières décennies du XIX^e siècle, les visées stratégiques et politiques, de la part de la Grande-Bretagne notamment, viendront s'ajouter à cette approche d'une réalité, la Palestine, vidée de ses habitants. Quand des bédouins figurent dans des photos de l'époque, c'est à titre de spécimen humain et en tant que faisant partie du décor. Procédé, somme toute, semblable à celui qui, à la même époque, inspirait la démarche des photographes et éditeurs français à l'égard de l'Afrique noire et du Maghreb.

Si bien qu'il faudra attendre la naissance, à partir des années 80 du XIX^e siècle, de studios de photographie locaux tenus par des autochtones pour qu'on commence à voir la Palestine habitée par des êtres de chair et de sang, faisant face à la caméra ou pris dans diverses occupations et besognes. Au photographe palestinien Khalil Raad,

qui débute comme photographe au XX^e siècle commençant et s'arrête de photographier en 1948, revient le mérite d'avoir sauvé de l'oubli différents paysages et figures. Au gré des événements, pourchassés, entassés dans les camions ou les navires, brandissant le Kalachnikov du combattant ou accomplissant le geste du lanceur de pierres, les Palestiniens s'imposeront peu à peu aux objectifs des caméras et finiront par acquérir un droit à la visibilité chèrement payé. Grand paradoxe en effet : c'est suite à des massacres dont ils font l'objet et à des actes de bravoure dont ils sont les héros qu'ils s'imposeront au regard des autres. Photographiés ou filmés dans ces deux seuls versants de leur condition humaine (le réfugié ou le combattant), ils n'ont pas l'impression d'avoir acquis une visibilité parfaite, puisqu'ils ne sont « vus » qu'à travers une ou deux facettes de leur être. Celles, justement, que l'Histoire impose et qui accèdent à la vue au détriment d'autres facettes qui demeurent pour le moment occultées.

Les quelques lignes qui précèdent résument l'introduction (quelque trente-cinq pages) que l'historien palestinien Elias Sanbar a écrite pour un grand album de photographies réalisées à différentes dates par des Palestiniens ou des étrangers, dont la Palestine et ses fils sont l'objet exclusif. Patiemment rassemblées par lui et bien cataloguées, elles disent le pays dans ses aspects archéologiques et religieux, mais aussi les premiers temps paisibles et les ultérieurs départs forcés, les combats courageux et les refuges de fortune. En les contemplant, on se rend compte qu'un grand cercle se dessine, allant de l'intérieur de la Palestine et y revenant, après une longue trajectoire passant par des exils successifs et une errance littéralement épique. Se limitant dans son travail introductif à donner un aperçu historique de l'évolution du regard jeté sur la Palestine et les Palestiniens, accompagnant quelques photos d'un éclairage nécessaire, Sanbar laisse au récepteur de ces images le soin de faire sa propre lecture et de suivre les étapes d'un exil prolongé et d'un retour encore heurté. L'amputation dont il parle (le fait que les Palestiniens ne soient regardés que relativement à la mort et à la violence), se trouve confirmée à notre sens par une autre, massive et affligeante.

Même quand ils sont vus, les Palestiniens sont rarement dotés d'une subjectivité réelle et agissante : photographiés souvent en groupe, de biais ou de dos, enfants dormant par dizaines dans des salles d'accueil ou combattants assoupis dans des navires partant vers Chypre ou d'autres points incertains de leur périple, manifestant dans les rues ou lançant des pierres, ils sont rarement présentés dans des photos individuelles disant l'essentiel d'une personne et accueillant véritablement son regard. Les portraits brillent ici par leur absence quasi totale, comme s'ils étaient le monopole des seules nations assises. Or qu'est-ce qu'une histoire de photographie sans le regard, parfois unique et qui ne se répètera jamais, qui point dans une photo et vous pointe (les deux valeurs du célèbre *punctum* de Roland Barthes dans son étude incontournable sur la photographie *La Chambre claire*) ? Non, la Palestine et les Palestiniens ne sont pas encore réellement photographiés.

—KADHIM JIHAD

ELIAS KHOURY. *Yalo*. ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (LIBAN) PAR RANIA SAMARA. PARIS, ACTES SUD/SINDBAD, 2004, 330 P.

Il fait partie de ces jeunes Libanais qui ont fait la guerre en croyant ainsi se faire une place dans la société. Combien sont-ils et que sont-ils devenus quand la guerre a été finie ? Une fois revenus de l'enfer, ont-ils aujourd'hui une place ? Ils ont creusé un trou dans l'Histoire et dans les mots : béance de la mémoire et de la parole devant ce qui a déchiré la société, déplacé des populations, creusé les tombes et fait éclater l'organisation d'une ville. Alors, patiemment, Elias Khoury, comme il l'avait fait pour les Palestiniens dans *La Porte du soleil*, tisse et retisse l'ouvrage humain des paroles, des noms, tentant à chaque fois de retrouver le fil conducteur de ce qui a conduit à la déchirure, essayant de traquer la faille et ses prémices.

C'est un fait que le récit de Yalo n'est ni constitué ni organisé : nous sommes plutôt dans une enquête policière, face à un drôle de procès.

Mais la balance de la justice semble dérégulée, sans critères pour peser le mal qui a été fait.

La première question qui dérange le lecteur est celle de savoir qui est le coupable et qui est la victime. Car le héros, négatif bien sûr, est sommé de jouer tous les rôles : accusé et accusateur, juge, partie et avocat de lui-même. Ce n'est là qu'une des formes de la confusion générale qui règne dans les esprits et les vies des protagonistes de ce roman.

Au début était le chaos. Le narrateur, Yalo, de son vrai nom Daniel, a été élevé par son grand-père qui l'a fait passer pour son fils pour qu'il puisse obtenir la nationalité libanaise. Triste enfance que celle de ce personnage, dont le père s'est enfui, abandonnant femme et enfant entre les mains du « *kohno Ephrem* », le grand-père prêtre syriaque. Un vieil homme qui préfère les textes sacrés à ses proches, un illuminé qui raconte des histoires de baptêmes dans les larmes, qui rêve de devenir évêque et ne supporte pas de voir un coq s'accoupler avec des poules.

L'évocation de ce grand-père et de son parcours envahit le récit de Yalo de même que cette figure tutélaire avait laissé bien peu de place à l'enfant du père jugé indigne parce qu'il n'était pas syriaque mais « *un Arabe d'Alep* », de la communauté grecque catholique melkite. Un grand-père qui confond le symbole et la réalité, et qui transmet à l'enfant cette confusion, le laissant démuni face à des expériences de la jeunesse ignorées dans les légendes des livres sacrés. Il faudra plusieurs essais d'écriture et beaucoup de questionnements, de tâtonnements avant que Yalo ne puisse retracer l'itinéraire de ce grand-père issu d'un peuple minoritaire, orphelin rescapé adopté tantôt par l'une ou l'autre communauté, qui se réfugie dans une origine sacrée, ramenant tout au temps et aux paroles du Christ. Mais aussi un minoritaire qui brandit sa langue comme on lance un drapeau à la face de l'autre.

A ce propos, Elias Khoury a fait un travail linguistique remarquable ; il s'est lancé dans l'apprentissage du syriaque afin de reconstituer le contexte de mots et de récits dans lequel a baigné son personnage principal. De même qu'il a cherché à retracer des épisodes de l'histoire souvent sanglante reçue en héritage par Yalo et ses